

l'école, que cet enfant dont on a bourré la mémoire d'*x* et de dates, a déjà tout oublié. A quoi donc lui ont servi ces longues heures consacrées à l'étude des *x*, des *y* et des *z*, et à celle d'une foule d'événements dont il n'a pu saisir l'importance, qui n'ont rien dit, par conséquent, à son intelligence, et n'ont pu toucher ni remuer son cœur ? A rien, ou presque rien !

Si l'on tient absolument à conserver à nos programmes la même étendue, eh bien ! je me permettrai alors de suggérer qu'on remplace les branches d'instruction mentionnées plus haut, par des notions de physique et de chimie applicables à l'agriculture. L'étude des phénomènes naturels qui se passent tous les jours sous nos yeux, ne saurait être sans utilité ni sans attrait ; je dirai mieux : elle est d'une importance presque majeure. Le cœur et l'intelligence d'un enfant se formeront toujours plus sûrement par l'inspection des merveilles de la création, que par tous ces *beaux récits* historiques où il n'y a de bien saillant que les fautes ou les crimes des peuples et des rois.

L'histoire offre, sans doute, de fortes leçons morales ; mais à quel âge est-on capable d'en apprécier la valeur ? Est-ce, par hasard, à l'époque où l'on fréquente l'école élémentaire ou l'école modèle ?—Non. Pour bien comprendre la raison des choses, les causes et les résultats des événements,—ce qui est proprement la philosophie de l'histoire,—il faut un jugement sûr, solide, habitué à la réflexion et à la méditation. L'âge mûr y suffit à peine.

Il peut être intéressant de savoir l'histoire de Brunehaut et de Frédégonde, de n'ignorer pas une seule turpitude de Henri VIII, de pouvoir résoudre une équation du 3e degré, etc. ; mais où en est la nécessité ?—Je n'en vois aucune.

Du reste, je ne m'oppose pas précisément à l'enseignement de l'histoire ; si le temps le permet et que l'âge des élèves s'y prête, qu'on la leur fasse apprendre, tant mieux ; mais, appuyé sur le sens commun,